

# La Nation

Journal vaudois

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise  
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-  
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



## Fédéralisme de mauvais temps

La presse a relancé la machine à poncifs, dénonçant une fois de plus la «cacophonie» fédéraliste et le spectacle «chaotique» des mesures cantonales. Elle a répété que le système suisse ne fonctionne «que par beau temps». Si le Conseil fédéral rencontre les chefs de gouvernements cantonaux, elle se réjouit du fait qu'«il leur remonte les bretelles». Tel exulte: «Berne dicte, Vaud exécute.» Telle autre<sup>1</sup> s'en prend non seulement au fédéralisme, mais aussi aux libertés individuelles et au caractère collégial du Conseil fédéral. Oui, comme ce doit être confortable et excitant d'être dirigés par le camarade Xi Jinping!

Ces gens font comme si le fédéralisme n'avait d'autre raison d'être que d'entraver la Confédération et de rendre impossible le plein déploiement de ses compétences. Dans son blog du *Temps*<sup>2</sup>, M. Olivier Meuwly s'en est pris vigoureusement à cette inaptitude chronique à aller au fond des choses.

En fait, les fédéralistes ne s'opposent à la Confédération que lorsque l'administration fédérale ou le Parlement veulent priver les cantons d'une compétence. Le fédéralisme est un équilibre entre deux pouvoirs de nature différente s'exerçant sur le même sol, une marche à pas feutrés entre l'implosion centralisatrice et l'explosion centrifuge. Les fédéralistes contribuent à cet équilibre en luttant contre la pesanteur centralisatrice consubstantielle à l'Etat fédératif de 1848. C'est cet équilibre même que la presse a tant de peine à accepter, ou même à comprendre.

En général, les deux niveaux politiques collaborent convenablement, chacun se tenant à sa place et y jouant son rôle. Qu'il fasse beau ou mauvais temps n'y change rien. Simplement, lors des crises,

la collaboration se fait naturellement plus étroite, ce qui rend la situation plus délicate: le Conseil fédéral doit veiller à rester strictement dans son rôle, et les cantons à se faire respecter. Mais d'autres avantages du fédéralisme apparaissent alors, notamment dans la préparation et la mise en œuvre du dispositif. C'est ce qui se passe aujourd'hui. Et ça se passe en trois temps.

Les gouvernements cantonaux ont pris les premières dispositions sanitaires et d'ordre public. C'est logique: ils sont les plus proches du terrain. Ces mesures, toutes plus ou moins liberticides, sont lourdes pour les populations. Il faut tâter le terrain sur les plans sanitaire et psychologique. Comme l'a écrit M. Meuwly, comme l'a répété le conseiller d'Etat Pascal Broulis, les cantons servent de laboratoires. Chacun d'eux fait, à sa manière, ses propres expériences, lesquelles nourrissent la réflexion de ses voisins et de l'Etat fédéral.

Dans un deuxième temps, le Conseil fédéral démarre. Rappelons tout de même qu'il y a été fortement incité par quelques cantons, le Tessin, Neuchâtel et Vaud, notamment. Se fondant sur les résultats cantonaux, coupant ici, ajoutant là, il a pris des mesures générales qui nous semblent de bon sens. Aucun fédéraliste ne va se plaindre de ce que les cantons contribuent à la décision fédérale ni de ce que le Conseil fédéral, dans un temps de crise, assume et supervise la cohérence des politiques cantonales.

On peut regretter que les cantons n'aient pas gardé la liberté d'être plus sévères que la Confédération. Certes, en ce qui concerne le confinement total, décidé (sans lendemain) par Uri et envisagé, semble-t-il, par le Conseil d'Etat vaudois, nous sommes plutôt de l'avis du Conseil fédéral, qui craint de désastreuses

retombées économiques et psychologiques. Mais on est là dans l'ordre du vraisemblable, non du certain. C'est un pari et les Etats cantonaux devraient rester libres de parier différemment.

Dans un troisième temps, les cantons ajustent leur politique initiale en fonction des décisions fédérales. Chaque gouvernement cantonal reprend alors la main et applique ces décisions en fonction de la situation particulière de son canton. Et le jeu du va-et-vient continue au fil des jours, attentif, réactif, souple.

Le système fédéraliste est un système du quotidien à long terme. Il repose sur une tension acceptée entre les

souverainetés originaires cantonales et le pouvoir fédéral délégué. Par «mauvais temps», l'équilibre fédéraliste entretient un efficace mélange de concurrence et de collaboration, d'expériences et de corrections, de prudence et de prises de risques, de confiance et de critique. Il permet d'incorporer, à la mobilisation sanitaire fédérale, la réalité institutionnelle et historique de chaque communauté cantonale, tellement plus durable que le problème particulier du coronavirus.

Olivier Delacrétaz

<sup>1</sup> Mme Nicole Lamon, du *Matin-Dimanche*, interviewée au 12h45.

<sup>2</sup> [blogs.letemps.ch/olivier-meuwly/](https://blogs.letemps.ch/olivier-meuwly/) (16 mars).

## Netflix, l'industrie du divertissement

Je lis, on organise la vie de famille, je regarde le film dans la bibliothèque que je surveillais du coin de l'œil depuis quelques mois, je lis un autre livre... Inélectablement je commence à faire le tour des activités à disposition sur ces quelques mètres carrés dont je dois désormais me suffire. Ayant toujours eu de la peine avec le système et l'offre que propose Netflix, je ne m'y étais jamais réellement essayé. Ce n'est pas faute de m'y avoir poussé, mon entourage ne cesse d'en parler. Ça ne coûte «presque rien» et donne accès à «presque tout», me disait-on. Merveilleux, exactement ce dont je rêvais en ces temps de confinement.

Le premier sentiment, celui dont tout le monde me parle, est évidemment exaltant. Du contenu filmographique à perte de vue, en accès immédiat, pour effectivement «presque rien» (environ 15 francs par mois). Des plus grands films de gangsters aux œuvres plus personnelles, en passant par des aventures épiques et autres thrillers. C'est donc vrai, tout est là, sous mes yeux. Je ne peux pas physiquement les toucher certes, mais j'y ai accès maintenant et en quantité illimitée. A peine arrivé sur la page d'accueil que je vois enfin toutes les séries dont mon entourage ne cessait de parler, *Vikings*, *The Walking Dead*, *Westworld*, *Peaky Blinders*... la liste n'en finit pas. Mon regard croise aussi d'excellents films, tous déjà vus. *Gladiator*, *Interstellar*, *Forest Gump*, *The Revenant*, etc. Une épopée culturelle en libre accès.

Néanmoins je me connais, je peine à accrocher aux séries, quelles qu'elles soient. Leur format, leur manière de nous harponner pour regarder le prochain épisode, l'investissement que cela nous demande, bref elles me gênent. J'essaye donc quelques noms connus, mais rapidement je me lasse. Peu importe, ma liste de «films à voir» va enfin pouvoir s'alléger! Je me mets donc au travail et commence à taper avec impatience quelques titres qui

me tiennent à cœur. Pas de résultats. Pas grave, ma liste compte une cinquantaine d'œuvres. Deuxième tentative, rien non plus. Bon, oublions les films de «niche». Troisième tentative, rien. Le rêve s'estompe, l'ennui me rattrape. Quatre, cinq, six, rien, rien, rien. On m'avait prévenu, l'offre cinématographique est relativement limitée, mais je reste un peu déçu. Tant pis, le confinement n'est pas près de s'arrêter et ma désormais fameuse liste a encore de quoi répondre. Sept, huit, neuf, le «presque tout» prend une tournure ironique, presque embarrassante. Vingt-deux échecs plus tard, j'abandonne, las. Le rêve s'est évanoui.

Netflix n'est manifestement pas une plateforme dédiée au cinéma mais au «divertissement». Hors des films issus de la culture populaire, vous trouverez difficilement satisfaction. Dire que l'offre cinématographique de Netflix est limitée tient de l'euphémisme. Mais s'arrêter à ce constat est inutile, les résultats sont là. Le dernier magasin du canton entièrement dédiée à la vente de DVD, vient de fermer ses portes. Netflix divertit plus, pour moins cher. Peu importe si les cinéphiles ne sont pas comblés, la «majorité», elle, l'est. Je me demande cependant comment évoluera le marché une fois que les concurrents directs de Netflix s'y seront implantés et auront leurs propres exclusivités. Les abonnements mensuels s'emplieront, cachant des bibliothèques vides. Peut-être qu'un jour un service fermera ses portes, avec l'offre que le public s'était appropriée. Les meubles vides prendront alors une vaste place, laissant un goût amer chez leurs possesseurs dépossédés.

A peine découvert, Netflix me lasse déjà. Ma liste attendra la fin du confinement. Ma soirée se libérant, je songe à redécouvrir certaines œuvres de Tarkovski. Vite, c'est l'heure de «l'apéro-skype» et ma bibliothèque, encore pleine de mystère, m'appelle.

Simon Laufer

## L'Année Beethoven dans les CRV

Il occupe les ondes radio et les programmes musicaux depuis le début de l'année: Beethoven est partout! Les Cahiers de la Renaissance vaudoise se réjouissent de participer aux commémorations du 250<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance en proposant au public l'ouvrage *Beethoven sans légende* de Romain Goldron au prix exceptionnel de CHF 15.- (hors frais de port).

Edité en 1972, le livre de Goldron se prête parfaitement à une première approche du maître de Bonn. D'abord il est rédigé dans un langage clair, sans jargon; nul besoin non plus de maîtriser les subtilités d'un vocabulaire musical, car l'auteur ne fait aucune analyse de détails d'œuvres du compositeur (d'autres ouvrages existent pour cela). En neuf chapitres, M. Goldron replace l'homme Beethoven dans son époque, analyse finement les influences dues à son hérité

(«Une hérédité chargée», tel est le titre du 1<sup>er</sup> chapitre), à son éducation musicale, à l'environnement politique et culturel (quelle chance pour lui d'être né dans la résidence des Princes-Evêques de Bonn, petite ville certes, mais centre musical important au XVIII<sup>e</sup> siècle, puis d'avoir pu partir ensuite à Vienne). Ses relations souvent conflictuelles avec son entourage familial et avec l'aristocratie viennoise, sa psychologie si particulière, (un véritable caractère!): M. Goldron ne néglige rien et dépouille l'auteur de la *Missa Solemnis* de tous les oripeaux dont les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles l'ont affublé pour nous présenter un personnage vraiment «sans légende», humain, trop humain, et cependant l'un des tout grands génies de la musique.

Informations et commande:  
[www.les-cahiers.ch](http://www.les-cahiers.ch)

CMS/ FrM

# Journal d'un septuagénaire dans la quarantaine

## Mardi 17 mars

A mon âge et ayant souffert il y a peu de gros ennuis pulmonaires, je suis une personne à risque. Je fuis donc le genre humain. En cela, j'obéis à Mmes Gorrite, Ruiz, Sommaruga et à M. Berset. Ces magistrats sont détenteurs aujourd'hui du savoir et de la sagesse : c'est l'état d'exception.

\* \* \*

Seul face à moi-même, que vais-je faire? Ce que font tous les amateurs d'introspection: tenir un journal, voire le publier si mon réd-en-chef l'accepte. Plutôt que de m'ennuyer solitaire dans mon coin, mieux vaut ennuyer les autres.

\* \* \*

Le confinement engage aussi à la recherche d'occupations domestiques. Vais-je désherber le gravier de ma terrasse? Ou m'attaquer à la déclaration d'impôt? J'hésite longuement. Assez longuement pour que le soir arrive. On verra demain.

\* \* \*

Je serais donc une personne à risque? Paradoxalement, la qualification me rajeunit. Car il y a une quinzaine d'années, certains conseillers d'Etat me considéraient comme tel lorsqu'ils méditaient d'augmenter les impôts.

## Mercredi 18 mars

Nouvel arrêté solennel du Conseil d'Etat sur le Covid-19, publié en pleine page du quotidien. C'est le moyen de toucher la population; peut-être aussi une forme d'aide à la presse?

Ce texte remplace l'arrêté du 16 mars, paru de la même façon; la nouvelle mouture, officiellement, tient compte des dernières décisions fédérales. Mais la vraie raison est probablement ailleurs. Le texte du 16 mars disposait que «la cheffe du département en charge des infrastructures et des ressources est compétent pour édicter [...]». Le 18 mars, la cheffe est compétente. La barbarie féministe l'a emporté sur le bon vocabulaire.

Notre remarque prouve en tous cas que nous lisons les injonctions gouvernementales avec la plus grande attention.

\* \* \*

Une lettre de lecteur, dans *24 heures*, m'irrite. Un ancien député jubile presque à l'idée que la catastrophe sanitaire, clouant les avions au sol, retenant les travailleurs loin de leur atelier, de leur commerce ou de leur bureau, prohibant les voyages, diminue le CO<sub>2</sub>, éclaire le ciel de la Chine, nous éloigne des travers et des futilités de la vie moderne et nous ramène à l'essentiel. Et les cultes? les concerts? voire les verrées entre amis, ce n'est pas essentiel? Puisse le Ciel nous protéger du virus moralisateur.

## Jeudi 19 mars

Grand beau temps. Je pars rouler dans la campagne. Seul dans l'habitacle de ma voiture, je ne contaminerai personne et nul ne me contaminera. Les charmantes petites routes aux écriteaux blancs me conduisent jusque vers Molondin, Correvon, Chavannes-le-Chêne. Pas âme qui vive dans les vastes étendues vertes: je marche assuré que la distance sociale est observée. Et pas une construction. Le bétonnage? Le mitage?

Les technocrates de l'aménagement du territoire et les écolos obstinés devraient aller se ressourcer là-bas.

\* \* \*

Si beau temps et si belle balade: il n'était plus question, au retour, de désherber ou de fiscaliser. Ce sera pour demain. Ou plus tard. Car, comme disait Pierre Dac, pourquoi remettre au lendemain ce qu'on peut faire le surlendemain?

## Vendredi 20 mars

Avant le confinement général, j'ai pu m'acheter des dents-de-lion. Je les ai apprêtées selon la recette classique et insurpassable que nos lecteurs fidèles connaissent (voir *La Nation* N° 2042). Cette salade, accompagnée d'un grand saint-saphorin d'Ant. B. À T. en Dézaley (vous n'en saurez pas plus, notre journal ne faisant pas de publicité), c'était délicieux. Autant qu'un filet de pangolin, dont on dit la chair succulente.

\* \* \*

On a tellement de temps à perdre que j'en viens à lire mon horoscope. Il m'annonce une période très tendue sur le plan professionnel, avec une masse de travail. Ce doit être un très vieux journal.

\* \* \*

J'ai choisi de désherber plutôt que de fiscaliser. Plutôt que de m'arracher les cheveux, arrachons les mauvaises herbes. Pardon, les herbes adventices: c'est ainsi qu'on doit les nommer désormais, m'a dit mon ami jardinier-paysagiste; car le vocabulaire d'autrefois, distinguant le bon du mauvais, était discriminatoire.

Le dos courbé, j'ai désadventicé environ deux mètres carrés. Mon gravier mesure à peu près 20 m<sup>2</sup>. Si je garde ce rythme, j'aurai fini dans dix jours, et le confinement sera loin de son terme. Vas y mollo, involontaire Candide du XXI<sup>e</sup> soignant ton jardin.

## Samedi 21 mars

Certains reprochent au Conseil fédéral de n'avoir pas décrété un confinement absolu, avec contraventions à l'appui. Je ne partage pas vraiment cette opinion. D'abord, dans la crise, on ne doit pas contester l'autorité, qui possède le savoir et la sagesse. Ensuite, quand on observe le modèle français, on s'interroge: pour sortir licitement de chez soi, il suffit de se munir d'un certificat qu'on établit soi-même, attestant qu'on va s'approvisionner ou faire du sport à proximité. A quand l'auto-certificat médical, l'auto-diplôme de baccalauréat, l'auto-permis d'auto?

\* \* \*

Les salons de coiffure sont fermés. Dans quelques semaines, nous ressemblerons tous aux Dupondt en voyage vers la lune. Tous, sauf Alain Berset.

## Dimanche 22 mars

Après les hauts d'Yvonand jeudi, je suis allé me balader dans les bois et les esserts du Jorat, puis dans les collines dominant Lavaux. Par ce joli printemps tout sourire – inconscient du drame sanitaire – le bain de verdure et de soleil est un peu assombri par la fermeture générale des pintes. Portes closes, rideaux tirés, volets rabattus, les villages paraissent

sinistrés. Et cela attriste la promenade: la privation rend sensible à quel point les cafés contribuent heureusement au déroulement d'une existence normale. Ce n'est même pas qu'on s'y installe forcément – on n'a pas toujours soif, ou pas vraiment le temps. Mais la seule idée qu'on pourrait pénétrer dans une salle accueillante, s'accouder à une table bellement patinée, ou s'asseoir sous les platanes d'une terrasse ombragée; qu'on pourrait se requinquer d'une juste dose de caféine, ou se désaltérer d'un bock moussu, ou déguster un ballon de blanc

en vérifiant une fois de plus la supériorité du chasselas; cette seule idée donc suffit à parfaire le plaisir de la promenade. Car le potentiel magnifie le réel.

Voilà. C'était mon moment d'introspection, passage obligé d'un journal intime.

\* \* \*

Allons désherber un peu. Puis envoyons ces lignes au réd-en-chef. On verra s'il les publie ou les confine.

Jean-François Cavin

## « Vaudoiseries »

Pour nous, ce terme évoque tout d'abord l'éditorial de la première publication éditée sous l'égide des Cahiers de la Renaissance vaudoise: il s'agit du texte «Aux lecteurs» de Marc Chapuis<sup>1</sup>: «Nous avons parlé d'amour intelligent de la Patrie vaudoise, c'est assez dire que nous abhorrons l'esprit de clocher et la "vaudoiserie", caricature détestable du génie d'un peuple. Nous ne disons pas même "nous autres Vaudois" avec ces sous-entendus qui veulent faire croire à l'existence de qualités insoupçonnées. Les manifestations de cet orgueil cantonal sont vouées à l'échec [...]. Quant à la possibilité d'une culture suisse, d'une civilisation suisse, nous n'y croyons pas; ce sont là des mythes créés par des hommes qui prenaient leurs folles pensées pour des réalités; il faut plaindre ceux qui aujourd'hui les propagent. Amour raisonné de la patrie: base de notre mouvement.»

Et en second lieu, avec une belle coïncidence, les propos d'Edmond Gilliard dans ses *Entretiens avec Georges Anex* qui évoquent l'esprit des Cahiers Vaudois: «Ce que nous ne voulions pas non plus, c'était la vaudoiserie, la vaudoiserie à clichés, à trempette de bons mots, de mots du cru dans une sauce pastorale. Nous ne voulions plus de la vaudoiserie "à tape sur le ventre" du commissaire Potterat, à la "y en a point comme nous", excuse de toute complaisance vulgaire [...]. Nous ne voulions pas non plus de l'helvétisme, du "suissisme" de château que nous offrait de Fribourg le descendant d'un mercenaire au service de l'étranger.»<sup>2</sup>

Aujourd'hui, nous parlerons de *Vaudoiseries, Des mots en scène*, d'Yves Schaeffer, succès historique des Editions Cabédita: ce joli ouvrage oblong mentionne une série de termes régionaux vaudois dans une présentation qui rappelle la bande dessinée. Des enfants, dans des situations souvent cocasses, échantent des répliques dans des paysages qui évoquent des lieux vaudois connus. Ou plutôt devraient évoquer: si les châteaux de Chillon (château de sable!) et de Champvent, l'église de Montreux ou la Tour de Gourze sont bien reconnaissables, il n'en va pas de même des nombreuses écoles et églises de La Côte qui servent de décors aux petits dialogues. Les énigmes sont heureusement résolues en fin d'ouvrage (avec LA faute qu'il fallait éviter: «Capite dans le Lavaux», p. 110). Plusieurs régions du Canton sont totalement ignorées: les districts d'Aigle et de la Broye-Vully, Lausanne (ville et Ouest); d'autres presque totalement: Lavaux-Oron, Jura-Nord vaudois, Riviera-Pays d'Enhaut. Sept des dix districts sont négligés. La concentration sur

le district de Morges montre ce déséquilibre flagrant.

Nous ne discuterons pas du choix des termes expliqués, même si certains sont rarissimes (par exemple cagnu, canardée, chlarpe – je connais cagnon –, douilles, gier, marandonner, piausser, qui sont tous ignorés de Jean-Pierre Cuendet, *Parlons vaudois* et d'Henri Perrochon, *Le Langage des Vaudois*<sup>3</sup>). Les définitions, en général, sont exactes, malgré quelques imprécisions: agate ou bigate désigne une bille en verre, colorée à l'intérieur et plus grosse que les nius. Si le youpala est bien défini, le dessin montre une suspension qui ne correspond pas exactement. Une branlée, c'est une forte secouée, pas un branlement de tête. Un tape-cul est une vieille voiture, petite et inconfortable, pas un tilbury ni un cabriolet...

Certaines scènes sont désopilantes: les bébés avec leur biberon: «Ecoute voire, on en reprend trois?» Mais l'explication «Trois décis» n'éclairera pas l'ignorant; il s'agit de trois décilitres de vin (en l'occurrence, de lait), et même le mot décilitre est inusité ailleurs que chez nous. Très amusantes aussi la caisse à savon dans les chemins de Saint-Saphorin, les corneilles épouairées de Lully, la tonsure à la mode Swiss expo (p. 52) ou encore la réparation bricolée de la p. 80.

Le succès en librairie de cet ouvrage plaisant pose un vrai problème de société: quel français parle-t-on chez nous? Bien sûr, il y a les puristes qui cherchent à parler «parisien», la RTS qui doit dire «quatre-vingts», ceux qui cultivent un bon accent vaudois, les jeunes et leur jargon plus ou moins ouf... Le contexte dans lequel on s'exprime pousse à prononcer ou à ne pas prononcer «tripatouiller», «tâdié», «vigousse», «appondre», mot d'ailleurs parfaitement construit sur *ad-ponere*, ou «dérupé» sur *rupes*, le rocher. On aurait pu croire que le français standard allait évincer les termes locaux, mais cette tendance est démentie par le phénomène étonnant que représente cette publication bienvenue. Le besoin de racines et le retour au régional ne laissent pas d'impressionner l'amateur de mots issus du patois vaudois. Si l'occasion d'utiliser ces termes se présente et se répand, nous ne condamnerons pas ces vaudoiseries-là, au contraire.

Yves Gerhard

<sup>1</sup> Cahier N° 14, 1935.

<sup>2</sup> Edmond Gilliard, *Œuvres complètes*, Genève, 1965, pp. 805-806; on aura reconnu les romans de Benjamin Vallotton, ainsi que Gonzague de Reynold.

<sup>3</sup> Editions Slatkine, 1991; Editions 24 heures, 1979.

# «Lingua latina negotii»? Est, est, est!

Souvenez-vous, c'était il y a tout juste deux ans, dans *La Nation* du 18 mars 2018 : nous annoncions la parution prochaine d'un ouvrage consacré au latin des affaires en conclusion d'un article retraçant les principales étapes de la renaissance de cette langue ni totalement vivante, ni totalement morte (comme l'égyptien ancien) dans le cadre du « Mouvement pour le latin vivant » lancé lors d'un premier congrès international à Avignon, en 1956. Cette initiative due à deux éminents latinistes provençaux, Pierre Falleri et Marc-Olivier Girard, vient d'aboutir sous la forme d'un superbe manuel de 264 pages intitulé *Lingua latina negotii, le latin des affaires*, qui se veut une *methodus nova ad linguam latinam modernam negotii discendam*, comprenant pas moins de 71 lectiones-exercitationes et correctiones Indices in 5 linguis (français, italien, espagnol, Deutsch, english), autrement dit une méthode nouvelle pour apprendre la langue moderne des affaires avec exercices, corrigés et index en cinq langues pour éclairer les points de vocabulaire les plus délicats.

Alors que le latin se classe au deuxième rang des langues étudiées en Europe, après l'anglais, on compte de plus en plus de gens qui le pratiquent peu ou prou au sein du « Mouvement pour le latin vivant ». Agé aujourd'hui de 64 ans, ce mouvement n'a manifestement pas envie de prendre sa retraite, et c'est tant mieux ! Il a toujours pour objet de redonner à la langue de Virgile et de Cicéron son rôle de langue de communication internationale parlée dans toutes les situations de la vie quotidienne et professionnelle. C'est ce qui a incité nos deux auteurs à écrire leur

méthode : il s'agit pour eux de démontrer que le latin peut se déployer là où on l'attend le moins et dans un des domaines les plus sérieux de la modernité : le monde de l'économie, de la finance et des affaires. Le manuel s'adresse donc à des lecteurs qui possèdent déjà les bases de la langue et qui voudraient s'exercer à l'utiliser dans le cadre de l'entreprise. Pour relever ce défi, Falleri et Girard se sont inspirés du *Vocabulaire progressif du français des affaires* de Jean-Luc Penfornis (Ed. CLE, Paris, 2013).

Pour la syntaxe, ils se sont efforcés de rester dans le cadre de la latinité de l'« âge d'or », c'est-à-dire la fin de la République. Ainsi, ils ont toujours utilisé la proposition infinitive dans les phrases complétives : *dico eum venire*, et jamais le bas latin *dico quod quia quoniam ille venit* qu'on trouve dans la *Vulgate* de saint Jérôme.

Pour ce qui est du vocabulaire, par contre, ils ont choisi de ne pas faire « trop romain » ; ils l'ont puisé dans toutes les époques pour éviter de créer trop de néologismes. Le fait est que le latin a été utilisé pour les affaires et l'administration des pays occidentaux pendant plus de mille ans après la chute de l'Empire romain ; ainsi, une terminologie très élaborée a été créée dans les chancelleries et les milieux de commerce, où tout se faisait en latin. En 1556 paraissait à Lyon (puis en 1575 à Venise) le *Tractatus de mercatura, seu mercatore* de Benvenuto Straccha. En 1595, un traité du commerce, des changes, des engagements réciproques, des prêts et des garanties sur dettes [...] du même auteur voyait le jour à Cologne sous le titre *De mercatura, cambiis, sponsionibus, creditoribus, fidejussoribus* [...]. Ces deux ouvrages constituent une somme sur les activités commerciales

dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. En 1751, un autre livre important est publié à Genève par Ansaldo de Ansaldo, *Discursus legales, de commercio, et mercatura*. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, on voit même l'université russe de Dorpat – aujourd'hui Tartu, en Estonie – publier une série de traités sur les activités commerciales, notamment *De libera mercatura*, par Ignatius de Rogala Iwanowski (1833), et *De valoris natura*, par Johann Jacob Gorlof (1838). A noter aussi une *Introductio in oeconomiam politicam* de Joseph Henfner parue à Zagreb en 1831. C'est dire que Falleri et Girard avaient une matière abondante à disposition et qu'ils n'ont pas eu besoin d'inventer beaucoup de mots. Quelques exceptions toutefois, comme *mentagitatio* pour brainstorming. En revanche, ils ont fait évoluer le sens de certains mots comme *productum* = produit, mot qui, en latin classique signifiait simplement allongé (en poésie, une syllabe *producta* est une syllabe longue) ; autre exemple, *cumulus*, ou amas, pour stock.

La table des matières, ou *index materiarum*, comprend sept sections, qui vont du savoir-faire, ou know how (*solertiae*) à l'argent et aux finances

(*pecunia et nummaria*) en passant par les entreprises (*inceptiones*), la production (*productio*), le marketing (*mercatura*), l'achat et la vente (*emptio et venditio*) et les règles du jeu (*regulae ludi*). Celles-ci traitent de l'éthique dans les affaires (*de ethica in negotiis*), de la criminalité économique (*oeconomicae transgressiones*), de l'évasion fiscale (*fraus fiscalis*) et des pratiques anticoncurrentielles (*actiones contra aemulationem*). Un index des termes utilisés en cinq langues et une abondante bibliographie complètent l'ouvrage, avec des dessins de Patricia Welinski, professeur de design à Lyon.

Tous ceux qui sont attachés à une langue ayant conservé ses qualités de densité, de clarté et de précision seront sensibles à cette vigoureuse réaction contre le « lessivage culturel » perpétré par la langue à visée hégémonique des acteurs de la mondialisation.

*Idibus februariis scripsit*

Jean-Philippe Chenaux

Pierre Falleri, Marc-Olivier Girard, *Lingua latina negotii, le latin des affaires*, Nîmes, Ed. Nombre 7

## Occident express 54

Après 44 ans d'absence, Marina Abramovic est enfin revenue à Belgrade. Une des très rares artistes à avoir été l'objet d'une grande exposition de son vivant au MoMA de New York, en 2010. Célébrée dans le monde entier comme la mère de la performance artistique, Marina Abramovic avait quitté Belgrade en 1975 pour ne plus y revenir qu'épisodiquement. Sa rétrospective organisée par le Musée d'Art contemporain de Belgrade était donc plus qu'attendue, elle était nécessaire. C'est pour cela que le Premier ministre Ana Brnabic a financé et imposé l'événement à des employés de la culture plus que rétifs. Ainsi tout ce que la ville compte de gens éduqués se scandalisent et roulent les yeux au ciel. *Abramovic s'est discréditée en acceptant les avances d'un tel gouvernement. Elle fait sa star. Tout cet argent, quelle honte. Etc, etc, etc.* Marina, elle, a beau jeu d'ignorer ces cuistres, les mêmes qui lui rendirent la vie impossible il y a quatre décennies. Son parcours, sa réputation et ses prix en salle de vente étouffent ce brouhaha sans le moindre effort. Bien sûr c'est un peu « nul n'est prophète en son pays », mais il y a aussi quelque chose d'autre, une nouvelle forme de mépris réactionnaire, buté et indigné des classes sociales supérieures. Le monde, semble-t-il, leur appartient, il leur a été légué et ils ont tout pouvoir d'en disposer par la grâce de leur éducation et de leur raffinement intellectuel, et par l'inculture de ceux qui

ne pensent pas comme eux. Et lorsqu'ils n'obtiennent pas les privilèges qu'ils estiment être leur dû, ils bouder – Trump, le Brexit, la Russie, tout est sujet à des emportements indignés. Marina Abramovic à Belgrade suscite chez eux les mêmes transes : ce musée, cette scène artistique, tout cela LEUR appartient, ce gouvernement élu par des péquenots n'a pas le droit d'y toucher. L'autre jour, en voyant le visage grimé de colère de Greta Thunberg, j'ai compris son attrait. Elle est leur autoportrait idéalisé : une enfant blonde, pure et en colère, qui exige satisfaction tout de suite et sans discuter. Greta a été choisie et propulsée par ces gens qui, à sa suite et dans le confort de leur cuisines open-space, envoient leurs propres enfants dans les rues de Lausanne et de Bienne pour exiger et bouder. On assiste à l'émergence d'une nouvelle forme de réaction : globalisée, drapée dans la certitude de sa supériorité morale et intellectuelle, disqualifiant au moindre doute toute parole dissidente, et perpétuant ainsi par d'autres moyens, lointains et dématérialisés, son accaparement des ressources, du capital et du pouvoir politique. Heureusement, des milliers de jeunes venus de tout le pays se sont rassemblés samedi soir devant le musée de Belgrade pour écouter Marina Abramovic retraçant patiemment et honnêtement le fil de sa vie pour cette foule conquise et sans préjugés.

DL

## Philippe Muray et l'écologie

Pour mieux comprendre le monde dans lequel nous vivons, se (re)plonger dans *Festivus Festivus* reste encore une excellente chose. Paru en 2005, ce livre, qui témoigne de plus de trois ans de dialogue entre Philippe Muray et Elisabeth Lévy, l'actuelle rédactrice en chef de la revue française *Causeur*, n'a pas pris une ride. Il détonne par sa verve littéraire, son acuité d'esprit et son humour décapant. Prenons pour exemple, en guise d'échantillon, l'actuelle offensive de la bien-pensance pour la bonne cause du climat :

*L'envie du pénal gronde partout. Jamais la liberté n'a été plus haïe. De plus en plus de maniaques travaillent du droit comme on travaillait du chapeau. Je sais très bien que la vie en société impose des contraintes. Mais les mensonges de ceux qui veulent encore les accroître par de nouvelles lois, et leur capacité de manipulation effrénée de tout, chiffres, statistiques, faits divers, etc., deviennent stupéfiants, et se résument en fin de compte à une guerre honteuse et hystérique contre ce qui reste de l'humanité. Ce sont les véritables nihilistes et les véritables hâisseurs de la vie. Ils aspirent au pouvoir pour y faire régner leurs destructions et leurs délires. Ils veulent réduire l'humanité,*

*c'est-à-dire la liberté, comme les écologistes « profonds » veulent remplacer cette même humanité par la chouette mouchetée, et comme les dingues de la santé veulent non pas supprimer le plaisir mais faire oublier jusqu'à son souvenir. Ces nouveaux persécuteurs ont le mensonge pour méthode, la pression constante pour stratégie, des « observatoires » de toute nature comme ouvrages fortifiés, et un style d'appel à la mobilisation facilement identifiable : toutes leurs phrases commencent par : « A l'heure où ». C'est le style de l'état d'alerte, de la levée en masse.*

Philippe Muray nous a quittés en 2006. Ses analyses sont toujours percutantes quatorze ans plus tard. C'est que, d'un côté, il a vu juste avec ses polémiques virulentes contre l'homme festif et l'homme engagé pour la bonne cause et, de l'autre, cette société qu'il avait sous ses yeux et dont il pensait qu'elle était la fin de l'histoire, se prolonge à l'infini en aggravant ses maux. Dès lors, un simple constat s'impose : rien n'a changé depuis sa disparition. Est à l'œuvre le même processus de destruction qui semble se générer lui-même, comme un cancer.

Lars Klawonn

### Programme des Entretiens du mercredi

Le programme des Entretiens du mercredi est, eu égard à la situation, suspendu jusqu'à nouvel ordre.

Place du Grand-Saint-Jean 1 à Lausanne  
www.ligue-vaudoise.ch/mercredis

# L'armée suisse en danger ?

Le Conseil fédéral s'est octroyé la liberté de mobiliser jusqu'à 8'000 militaires. Nos quatre bataillons hôpital ainsi que cinq compagnies sanitaires auront terminé leur entrée en service à l'heure où nous mettons sous presse. Le commandement des opérations a de plus prolongé de deux semaines le cours de répétition d'un bataillon de police militaire afin de venir en appui au Corps des gardes-frontière. Les soldats d'infanterie en service long devraient en outre bientôt relever certaines polices cantonales dans leurs tâches de protection des ambassades. Ces mesures immédiates laissent de la marge et ne suffisent pas à atteindre le plafond de 8'000 hommes. On peut en déduire que l'état-major de l'armée envisage d'autres cas liés à une éventuelle prolongation de la crise, ou à un durcissement des mesures de confinement.

Le gros de la population et des médias salue la rapidité avec laquelle l'armée suisse s'est rendue disponible. On découvre avec effarement que près de 2'000 personnes se sont déclarées volontaires pour servir sous l'uniforme. La presse relaie le grand professionnalisme de nos soldats, leur motivation et leur ardeur à la tâche. Il faut se réjouir de ces éloges. Mais certains signes assombrissent le tableau.

Une crise ne suffit pas toujours à effacer l'idéologie. Si le Parti socialiste suisse a fini par revenir sur sa récente volonté de supprimer l'armée, il maintient dans son programme que l'armée suisse ne doit pas être une armée de défense. Les Verts quant à eux conservent l'abolition de l'armée comme un but final. De manière générale, la gauche soutient avec ardeur le service civil. Elle le fait non pas d'abord pour son utilité propre, mais bien pour sa composante idéologique fondamentale: la légitimation de l'objection de conscience. Elle n'est autre que la liberté de refuser de servir militairement, soit jusqu'au sacrifice suprême s'il le faut, fardée de morale individualiste.

Il faut dès lors nuancer sérieusement l'enthousiasme de la RTS annonçant que les militaires et les civilistes font «front commun pour renforcer les hôpitaux»<sup>1</sup>. Les 4'112 civilistes évoqués font partie intégrante du dispositif hospitalier antérieur à la crise, de l'aveu même de M. Christoph Hartmann, directeur de l'Office fédéral du service civil<sup>2</sup>. Par ce fait même, ils ne peuvent en rien soulager le personnel soignant face au virus. Une telle affirmation de la part de la RTS doit être condamnée en ce qu'elle fait croire à tort à la population qu'un secours viendra de ces 4'112 personnes. Il demeurerait, il est vrai, le solde des civilistes actuellement engagés dans d'autres domaines que la

santé. Ceux-ci pourraient en théorie être réaffectés à des tâches de soins. Leur nombre n'a toutefois pas été communiqué au public. Il convient de ne pas le surestimer, de même que les moyens dont ils disposent. C'est bien l'armée fédérale et les protections civiles cantonales qui, à ce jour, viennent soulager les hôpitaux et EMS.

Pour le conseiller national vert neuchâtelois Fabien Fivaz, cité par *Le Temps* du 19 mars 2020, le recours à l'armée contre le coronavirus révèle surtout qu'elle ne serait utile que dans un cadre civil: «*Une fois cet épisode passé, il sera indispensable de faire le bilan pour voir ce qu'il vaut la peine de conserver, et ce qui est dispensable.*» Le syllogisme est parfaitement faux et témoigne d'un répugnant aveuglement, sinon de malhonnêteté intellectuelle. En gros, pour Monsieur le conseiller national, le fait que l'armée soit utilisée pour lutter contre une épidémie démontrerait qu'il n'y aura plus jamais de conflits armés en Europe de l'Ouest, ou de nécessités de recourir à une armée robuste. A l'automne dernier, 4'000 soldats ont été exercés à sécuriser les aéroports de Kloten et Cointrin en cas de menace terroriste de haut niveau. Ils ont engagé des véhicules blindés, comme l'exigeait la menace. Cela aussi est-il dispensable? Bien sûr que non.

Ces considérations sont lourdes de menaces pour notre armée. Au sortir de la crise, la tentation sera grande pour la gauche, assistée de certains libéraux, de défendre un service citoyen universel fondé sur le libre choix entre un service civil et un service militaire relégué à des tâches policières.

Nous devons rappeler alors que si l'armée peut être aussi réactive aujourd'hui, c'est précisément parce qu'elle se prépare à faire face à la pire des crises: la guerre. Se relevant des fourvolements des dividendes de la paix des années 1990, elle a récemment remis sur pied un système de mobilisation. Ce nouveau dispositif porte ses fruits aujourd'hui.

Mais il y a plus. Que les 4'112 civilistes ne soulagent rien – car déjà utilisés – démontre la faiblesse, en cas de crise majeure, d'un système de libre choix. Notre époque rêve d'utilité immédiate. Fabien Fivaz ne dit rien d'autre. L'utilité de l'armée devrait, selon lui, être perceptible et tangible *hic et nunc*. Pourtant, si une chaîne de commandement fonctionne – du commandant en chef au soldat – c'est d'abord parce que le temps a fait son œuvre. Les états-majors se sont entraînés, individuellement puis en cascade. Ils ont appris de leurs erreurs et parfait leurs processus. La troupe a entraîné chacun de ces procédés et les a répétés, en adéquation avec les exigences de l'échelon supérieur. De même, les carrières militaires se sont construites. Il faut au moins quarante ans pour faire une brigade mécanisée, parce que chaque génération de chefs doit être formée par des chefs eux-mêmes expérimentés. Il en va de même pour un bataillon hôpital.

Confrontés à de tels horizons temporels, il faut accepter de ne pouvoir anticiper toutes les menaces, et admettre qu'il faille aussi se préparer aux plus dangereuses. Les crises les

plus improbables sont souvent les plus imprévisibles.

Si l'armée suisse est utile aujourd'hui, c'est parce que nos pères s'entraînaient à la mobilisation générale dans les années 1980, et que les commandants des compagnies sanitaires, bientôt engagées au CHUV ou aux HUG, ont suivi l'Ecole centrale, qui existe depuis 1818<sup>3</sup>. La crise se prépare, le courant normal se subit. En mélangeant les deux par un service citoyen, la pente sera toujours défavorable à l'armée. On oubliera la

préparation au pire pour jouir du sentiment reconfortant de l'immédiate utilité quotidienne.

Félicien Monnier

<sup>1</sup> www.rts.ch, du 21 mars 2020 à 18h58, «Militaires et civilistes font front commun pour renforcer les hôpitaux».

<sup>2</sup> «Point presse coronavirus» de l'administration fédérale du 21 mars 2020.

<sup>3</sup> «L'armée fédérale de 1815 à 1914», in *Histoire militaire de la Suisse*, cahier n°12, Berne 1921, p. 23.

## Et le monde continue de tourner...

Inquiétante est la question du visage de l'Europe et du monde dans une année.

On apprend que la Grande-Bretagne annonce retirer des troupes d'Irak pour les redéployer contre le Coronavirus. On peut penser que la lutte contre le terrorisme islamiste en ressortira affaiblie.

A l'heure actuelle, la Russie conduit des manœuvres de défense des frontières sur la Baltique, et la Royal Air Force a intercepté des bombardiers stratégiques russes volant au large de l'Irlande les 7, 11 et 12 mars derniers.

De même, en cas de récession économique consécutive à la crise

sanitaire, on peut se demander si l'OTAN disposera toujours des mêmes moyens, ses Etats-membres revoyant leurs priorités budgétaires et stratégiques. En outre, le soutien apporté par la Russie et la Chine à l'Italie interroge la nature des futures relations interétatiques sur le continent.

Toutes ces questions sont à ce jour sans réponse. Il serait illusoire de penser que dans quelques mois tout repartira comme avant. Les rapports de force seront remodelés. Face à l'incertitude internationale, la Suisse doit avoir une armée robuste, prête à combattre des chars comme des virus.

FM

Sources: www.opex360.com.



## Quand on est négatif, c'est plutôt positif

– Qu'est-ce qui est petit, vert, qui monte et qui descend?

– Un coronavirus dans un ascenseur.

## LE COIN DU RONCHON

Face à l'adversité, les gens les plus sérieux et les plus responsables sont capables, heureusement, de réagir avec humour. C'est quand même beaucoup mieux que de répandre bêtise, méchanceté et insultes sur les réseaux sociaux (*Moi j'ai vu des sales jeunes qui se réunissaient dans un parc! – Et moi des petits vieux qui entraient dans un supermarché! – J'espère qu'ils iront en prison! – Pourquoi on n'enferme pas mes voisins chez eux? – Pourquoi les autorités n'écoulent pas le peuple [c'est-à-dire moi]? – C'est la faute au Conseil fédéral qui n'a pas voulu cryogéniser la Suisse dès le mois de janvier! – C'est scandaleux de privilégier l'économie et de ne pas aider les gens qui travaillent! Etc.*)

A côté de ces indigentes taches de l'âme humaine, on voit donc fleurir, depuis bientôt un mois, une réjouissante collection de plaisanteries, d'images drôles, et même de petites vidéos dont les premiers rôles sont tenus tantôt par des rouleaux de papier-toilette, tantôt par... le fameux coronavirus. Celui-ci s'est fait remarquer tout d'abord en

tant que simple figurant sur des sites internet officiels, où il servait à illustrer chaque information sur la pandémie. Il n'y avait même plus besoin de lire les titres: on reconnaissait du premier coup d'œil ce rigolo petit brocoli vert, et on songeait aussitôt: brocoli = danger = virus. Une image vaut mille mots.

Progressivement, tous les sites internet ont voulu avoir leur propre image de coronavirus, et celui-ci a commencé à muter: on en a découvert des rouge foncé, des jaune verdâtre comme des châtaignes, des turquoise avec des protubérances rouges comme des champs de coquelicots, et même un bleu avec des pointes oranges ressemblant à un amuse-bébé en plastique. Inutile de dire que, quand on a récemment vu arriver les premières vraies photos de coronavirus, on a été déçu: c'est gris, moche et difforme.

A l'heure où nous écrivons, le coronavirus se présente sur le site de la Confédération comme un petit *sputnik* stylisé, blanc sur fond rouge, qui fait presque penser à une mini planète du Petit Prince sur laquelle des sémaphores auraient poussé. Graphiquement, le terme *sputnik* est assez peu adéquat (allez regarder sur internet à quoi ressemblait cette famille de satellites), mais il offre l'occasion de rappeler que dans «virus», il y a «rus(se)» et que ce n'est sûrement pas un hasard.

## La Nation

Rédaction

Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier  
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)

Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch

www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges